

RÉUSSIR AU COLLÉGIAL



8C 42

Réussir au collégial... Y'a rien de drôle là-dedans

Jean-Eudes GAGNON



Association québécoise
de pédagogie collégiale

Réussir au collégial... Y'a rien de drôle là-dedans

Jean-Eudes GAGNON
Conseiller pédagogique
Cégep de Baie-Comeau

Bonjour et merci d'être là ! Vous arrive-t-il certains matins de manquer d'enthousiasme et qu'alors votre dépression paraît pire ? Un de ces moments où on prend ses maux d'estomac pour des crises d'angoisse. C'est vrai que *nul ne peut à la fois se sentir responsable et désespéré* (St-Ex.). C'est probablement un lundi matin et vous savez que les lundis sont les pires journées pour passer le septième de sa vie. Devant tant d'enthousiasme, même le premier pas vers la réussite est voué à l'échec. Mais comme aujourd'hui ce n'est pas un lundi, que c'est l'après-midi, et que vous avez déjà 2 ou 3 ateliers créatifs et instructifs dans le cerveau, j'imagine que vous êtes fébriles et emballés, que vous avez un certain goût pour la participation et un sens de l'humour orienté sur le bon sens... depuis longtemps que vous folâtrez à l'ère du Verseau, on va considérer la possibilité de revenir à l'ère du recto ! Et j'espère surtout que vous n'éprouverez pas la snob tentation de prendre tout ce que je dis au sérieux. Ce n'est pas le moment de recommencer un débat sur l'humour, le calembour, l'ironie, la satire et autres points de controverse. À l'inverse de Daniel Pinard, paradoxalement, je me crois en même temps drôle et pas gai !

Donc ce ne sera pas très sérieux. Du moins je le crois... et je vais tenter de m'y efforcer... Mais rassurez-vous, y'a quand même un fond, sans pour autant être la Sonia Benezera de la pédagogie collégiale. Je dis ça pour ceux ou celles qui sont ici de bonne foi mais qui auraient des attentes particulières et particulièrement très sérieuses. J'imagine cependant que vous le saviez en vous inscrivant à cette... communication. C'est malheureusement le défaut de ce type de conférence, dans ce type de colloque. Dès qu'on commence à être sérieux, ou parfois à le paraître, ce qui est pire, un soudain malaise s'installe. Certains et certaines semblent avoir toutes les réponses et se disent : « Bon, j'ai pris la peine de venir assister à ça et je sais déjà que je

n'apprendrai rien. Si j'étais pas si gêné, si je cotisais à la FNEEQ, je sortirais. » Et d'autres, plus jeunes, moins bien syndiqués, qui se culpabilisent de ne pas savoir : « Mon Dieu, ça s'est peut-être constaté que je n'savais même pas ça ? » Ah ! Les attentes non satisfaites sur le sentier caillouteux de la réussite. Pas évident ! Le désappointement se pointe alors et nos crises d'angoisse se transforment en maux d'estomac. Rien « *n'ulcère* » de continuer, c'est l'échec assuré.

Donc, je disais... dans ce type de conférence, la salle est habituellement divisée en deux... deux parties inégales quand même : ceux et celles qui disent, en réponse aux questions intelligentes et significatives du conférencier : « Je l'sais-tu moé ! », et ceux et celles qui répondent : « Ben voyons, tu devrais savoir ça ! »

Alors, afin d'exorciser dès le départ ce malaise, on va s'appliquer à intégrer un « *exercice* » simple, facile à réussir : à chaque fois que je poserai une question **significative** à vous qui avez soif de connaissance, j'appuie sur le « **significatif** » et je **pèse** mes mots – s'abreuver de connaissance ça désaltère (*des haltères*) –, donc à chaque fois que je poserai une question **significative**, la bande d'incultes répondra avec cœur et sans gêne : « J'l'sais-tu moé » ; et les tites et ti-jos connaissant répondront : « Ben voyons, tu devrais savoir ça ! ». Bon, on s'essaye ! Quel est le thème de ce colloque ?

Il s'agit d'être vigilant, et ça me dit en même temps si vous dormez ou pas... ou si comme la rivière vous suivez votre cours dans votre lit. L'éveil poli ou réel est également un indice observable de votre QH, votre quotient humoristique. Un bon QH, c'est une Prozac sans effet secondaire, mais avec effet collégial. Malheureusement, pour ceux ou celles qui sont faibles de cette feuille (le QH), PERFORMA n'en donne pas encore de session de développement. Je vais donc en préalable tout relatif qu'il soit, tenter de prendre conscience de

votre QH, savoir si vous êtes spirituels, spirituels dans le sens de drôle. Comme disait J.-P. II : « Un chef spirituel est un chef qui fait rire. » Je vais aussi vérifier si vous êtes susceptibles, ou susceptibles de ne pas l'être. C'est essentiel. On ne peut rire de soi ni des autres si on n'a pas le moindre sens de l'humour. On n'accepte surtout pas de faire rire de soi si on n'a pas un certain sens de l'humour. Et comme QH = QI, je présage que tous ceux et celles qui sont ici vont y demeurer. Enfin, pour clore cette introduction, je dois vous mettre au courant sur mon genre d'humour : je n'ai pas nécessairement un genre d'humour qui fait rire le cœur sans bon sens, mais il fait certainement sourire l'esprit. Est-ce qu'on s'est bien compris ?

Au début de mes conférences, je me plais toujours à rappeler une phrase bien connue : « Un discours c'est comme une minijupe : il doit être assez court pour susciter l'intérêt, mais assez long pour couvrir le sujet. » Comme ça, on sait à quoi s'attendre. Et comme c'est un ancien président de la Fédération des Caisses populaires qui a dit ça, monsieur Béland, je voudrais surtout par cette citation refléter l'image des Caisses populaires et faire en sorte que mes propos suscitent de l'intérêt ! Je vais aussi tenter de demeurer concret, sans pelleter de nuages, sans mettre en pratique le modèle politique actuel, c'est-à-dire, sans pelleter mes problèmes de réussite ou de non-réussite sur le bureau du collègue voisin... dans un autre département, dans un autre corps d'emploi. Comme on dit chez Bell, un jour, notre voisin pourrait nous appeler et nous remettre la pareille ! Restons donc les deux pieds sur terre, loin du nirvana pédagogique enivrant, source de tous les excès et probablement de toutes les réformes. Pas de pataphysique, *cette science des solutions imaginaires qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité...* C'est Alfred Jarry qui a dit ça... y'a pas dû s'en remettre !

* * *

Bon, venons-en enfin au propos. Réussir au Collégial, y'a rien de drôle dans ça ! Donc, question : qu'est-ce que la réussite éducative ?

À constater le nombre de participants et participantes à l'AQPC, à observer les différentes catégories de personnel qui y sont représentées, à voir réunis ici tant de gens différents pour entendre et peut-être même daigner écouter mes propos, on peut déjà parler d'une

certaine réussite quelque part. Si ce n'est pas une réussite éducative, si ce n'est pas encore une réussite académique, c'est à tout le moins une réussite du monde collégial. On aura au moins réussi, pour parler d'un sujet aussi sérieux que la réussite, réussi à réunir le monde qui, s'il n'a pas une influence certaine, a du moins une certaine influence sur la réussite des élèves. Si dans les colloques antérieurs du monde collégial, on a beaucoup réfléchi, aujourd'hui en cette journée propice aux journées pédagogiques, on va tenter de réfléchir à quelque chose... à la réussite au collégial.

Tentons donc une définition de ce qu'est la réussite. Il faut à tout le moins se poser la question même si plusieurs en donnent la réponse sans même se poser la question. Et si poser la question est déjà un signe d'intelligence constructive, c'est quand on donne de vraies réponses qu'on constate que les points d'ancrage sont solidement... ancrés finalement. Comme on dit parfois : « À une question, il vaut mieux se taire et paraître imbécile que d'ouvrir la bouche et de prouver aux autres qu'ils peuvent l'être aussi ». Mais il y a quand même des réponses à la question que nous sommes tous et toutes venus nous poser en cette fin d'année qui se termine bien puisque les coupures de 9,3 jours ont été coupées ! Eh bien, lors d'une recherche que j'ai réalisée dernièrement par transmission de pensée sur la ligne ministérielle de Jojo Legault, j'ai obtenu des réponses assez significatives sur la réussite éducative. Des réponses pas toujours jojo, mais des réponses tout de même. En voici les fruits dans le désordre le plus créatif. Et on constatera que réussir au collégial c'est pas pareil pour tout le monde.

Abordons de front la réponse d'un directeur général de Cégep. La réussite éducative, c'est finalement être classé parmi les dix premiers Cégeps du Québec dans la revue **Actualité** et pouvoir rire, un tout petit peu, par plaisir seulement, des autres qui sont en arrière de ton Cégep... sauf le 49^e qui ne manifeste pas l'intention de rire des autres. T'en fais pas Gérald-Godin, un jour ce s'ra ton tour ! Mais la vraie vraie réussite, c'est quand un DG peut contester le processus de classement de la revue qui l'a classé dans les derniers ; et on remarque que ce sont les collèges qui sont classés parmi les derniers qui ont un DG qui les défend le plus. La réussite prend ici tout son sens : quand on t'annonce que tu n'as pas réussi, tu dois réussir à obtenir une révision de l'évaluation. Y'a rien de drôle dans ça ! Pas fa-

cile de passer ta réussite en revue ! Tu te sens comme stationné en diagonal dans un univers parallèle à côté d'un horodateur qui n'accepte pas les billets de banque ! Et c'est pas évident d'avoir une meilleure cote à la suite d'une révision. À mon avis, dans ces circonstances, vaut mieux « *tiendre* » ça mort, car au fil des arguments, un DG risquerait de joindre l'inutile au désagréable. De toute façon, comme avait dit le DG du 48^e collège : « Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile peut devenir une volupté de fin gourmet » (*Courteline*). Et rappelons-nous cette parole d'un statisticien qui mériterait d'être connu : « 50 % des gens qui travaillent dans un cégep sont en dessous de la moyenne ». À ce moment-ci, vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous pourriez dire sera mal cité et utilisé contre vous. La réussite au collégial est donc souvent question de perception personnelle, particulièrement celle du DG, et ce n'est pas le temps de le contredire, attendez qu'il change d'avis...

Autres gens, autre définition. La réussite éducative pour le personnel enseignant jeune et ordinaire (il y en a quelques-uns mais attention, il y en aura de plus en plus), personnel jeune et centré sur le contenu, c'est d'avoir la chance de pouvoir placer 5 mots de suite de son contenu dans un cours sans se faire dire « c'est quoi ça veut dire ça, à quoi ça sert ça, c'est quoi le rapport, c'é tu sur internet genre. » La réussite prend ici un autre sens : quand tu entres en classe jeune et naïf et que tu en ressors vieilli (j'ai pas dit vieux), vieilli, mais encore un brin naïf, tu as fait un petit pas sur le sentier piégé de la réussite. C'est dur pour l'orgueil qui est toute naturelle, mais il y a moyen de demeurer humble par nécessité. C'est d'ailleurs de ces grands moments que l'humilité tire tout son orgueil et sa fierté. La réussite, pour un prof jeune, ordinaire et naïf, c'est, un cours à la fois. Mon Dieu, rester calme ! Et si vous qui êtes jeunes et naïfs restez calmes pendant que tout autour de vous c'est le chaos, c'est probablement que vous n'avez pas complètement compris le sérieux de la situation. Et si tout semble aller contre vous, c'est que vous êtes sur la mauvaise voie et que vous allez dans le mauvais sens. Y'a rien de drôle dans ça. La réussite est une question d'expérience et l'expérience ne s'acquiert uniquement une fois que vous en auriez eu de besoin. Un bon conseil aux jeunes profs : si vous avez tout essayé et que vous n'avez pas réussi, détruisez toutes les preuves qui pourraient démontrer que vous avez essayé. Le moins longtemps vous avez échoué, le moins d'échecs on peut

vous attribuer. Pour l'obtention de la permanence, c'est un « must ». Dans ces circonstances, mieux vaut ne pas tout dire et être cru que de dire toute la vérité et être cuit.

Autres gens mais même corps d'emploi. Pour le personnel enseignant expérimenté, (il y en a encore mais attention, il y en aura de moins en moins) la réussite c'est de constater que ses élèves ont obtenu plus de 60 % dans toutes « ses » matières... Après tout, le pragmatisme expérientiel impose d'objectiver ce concept galvaudé qu'est la réussite. Un élève, quelconque ou pas, qui a atteint ce seuil si bas soit-il mais incontestable de la réussite, a hors de tout doute réussi son primaire, son secondaire, son collégial et son party de fin d'année ce qui fait qu'on ne le reverra plus l'année prochaine. L'objectif, dans un cégep, c'est de les sortir, pas de les voir traîner là des années de temps. Comme le dit le pédagogue du Canadien, Alain Vigneault : « Si on revoit les élèves trop longtemps après le temps réglementaire, c'est qu'ils ont passé une bien mauvaise période ». Et ça n'aide pas un prof à s'autovaloriser face à la réussite de ses élèves. Comme on le murmure dans les corridors, la note de passage est la voie royale vers le DEC. Évidemment, on parlait ici de la réussite scolaire et non de la réussite éducative, au cas où on me traiterait de réductionniste ; on parlait des profs capables d'effectuer de bonnes corrections, on parlait du crayon rouge, du 59,6 % souffreteusement transformé en 60 %, on parlait des 10,7 % de profs encore dans le régime 1 et des cours par objectifs, pas de ceux que le renouveau a transformé en formatifs, en évaluateurs étapeistes, ces étapes nécessaires à l'atteinte de la compétence. Aujourd'hui, les élèves réformés ne réussissent plus quand ils atteignent seulement leurs objectifs. Difficile chemin vers la réussite que l'acquisition de compétence. Auparavant, un prof d'expérience pouvait porter un jugement sur les connaissances de ses élèves, maintenant il doit les évaluer. Et formativement en plus. Y'a rien de drôle dans ça ! Surtout pour des profs expérimentés depuis 25 ans, encore sous l'influence du rapport Parent. D'incompétence évaluée en incompétence notée, l'élève finit par devenir compétent diplômé. La compétence, c'est la clé de la réussite du renouveau pédagogique ouvrant la porte des étoiles qui donne accès au monde certifié... ISO 2000. Peut-être qu'en nous efforçant d'atteindre l'inaccessible, nous rendons impossible ce qui serait réalisable. Est-ce que c'est clair ça ?

Poursuivant mon pèlerinage sur la route du questionnement, je suis allé interroger l'expérience. Donc, pour les profs à la retraite, et ceux et celles qui y aspirent (il y en a pas mal et attention, y'en aura bien d'autres !), la réussite éducative, c'est... la retraite ! Parole de retraité : « Je vais leur prouver qu'ils sont capables de réussir sans moi » ! À mon âge, j'ai atteint mes objectifs... Que les « *ceuses et les cellèsses* » qui vont me succéder s'organisent avec leur compétence. Ça prend une bonne dose d'humilité pour constater que nous ne sommes pas irremplaçables, et que somme toute, plus longtemps nous enseignons, moins longtemps nous pouvons jouir de notre retraite. À cette étape, la réussite c'est être capable d'en faire un bilan positif, et s'interroger sur son influence pédagogique : « Je dois savoir combien d'élèves ont réussi grâce à moi, combien vont échouer maintenant que je n'y suis plus ! » On peut alors constater que nous avons eu une bonne influence sur les élèves intéressés et intelligents et une mauvaise influence sur les faibles de la feuille ! Mais quelques fois, à la retraite, dans certains cas, c'est de la nostalgie. Y'a rien de drôle dans ça ; dans ces moments-là, on ne regrette pas ce qu'on a fait, on regrette plutôt ce qu'on n'a pas pu faire ! Ah ! Si on pouvait réussir à revenir en arrière ! Certains pourraient dire que l'enseignement c'était pas pour eux, d'autres que c'était la carrière qu'ils avaient cherchée pendant leurs 8 années de secondaire et leurs 5 ans du bac., d'autres que c'est ce qu'ils ont trouvé de mieux pour s'exprimer, pour démontrer leurs connaissances, et d'autres qui recommenceraient ce qu'ils ont vécu, même sans compétences, mais avec le support de PERFORMA ! Une recherche sociologique en rétrospective. Adhérons vite à l'ARCQ, l'Association des retraité-e-s des Collèges du Québec ! On pourrait faire comme les historiens et réussir à prédire le passé.

Pour continuer à développer ma définition de la réussite, j'ai osé questionner les parents de ces grands enfants, ce qui n'est pas courant au collégial. Même au collégial, je crois qu'il faut se poser la question de la perception de la réussite par les parents, enfin, les 2 ou 3 parents par cégep que les études collégiales intéressent et ceux qui pensent que la réussite scolaire ou éducative c'est de ne pas avoir de nouvelles de l'école pendant les 4 années d'un programme technique de 3 ans et les 5 ans de Sciences humaines. Soyons gentils pour les parents. Après tout, il y en a ici qui ont des enfants

au cégep, car pour un parent, ce n'est pas chose facile de réussir à avoir des nouvelles de la réussite de son rejeton ou de son rejeté : la loi 65 oblige les élèves majeurs, vaccinés ou pas, à signer une formule de consentement pour faire en sorte que leurs parents aient le droit de s'informer directement au cégep de leurs réussites scolaires et surtout de leurs échecs ! Comme le soulignait un parent en parlant de sa fille : « Moi je lui signe un chèque et lui donne l'autorisation de dépenser... et elle me signe une formule et me donne l'autorisation de m'intéresser à ses études ». Et si je n'ai pas d'autorisation, je sais qu'elle a coulé des cours quand elle me demande de l'aider à payer pour ses « désirs »... et ça devient mon devoir à moi pour elle, qui n'a pas fait les siens, de payer pour ses droits incitatifs à la réussite. L'argent est donc censé les motiver à la réussite... l'argent des parents. C'est comme ça qu'un parent peut participer à la motivation de son enfant. Pas facile de s'intéresser à la réussite de sa fille quand la loi 65 a préséance sur la loi 101.

Et maintenant, la définition que nous attendions tous et toutes : celle de l'élève. Pour l'élève, la réussite éducative doit être vue sous un angle particulier : « *Success always occurs in private and failure in full view* ». *Did you understand ?* Pour les malentendants, ça veut dire que si on est bollandé il ne faut pas que ça paraisse, qu'on ne peut attraper le syndrome du bollandé sans s'en rendre malade, qu'on doit réussir parfaitement en affirmant hors de tout doute qu'on est la plus poche des poches, qu'il est déplacé d'ébruiter les cotes « R » supérieures à 29 ; ça veut dire aussi de s'organiser pour avoir l'air assez vieux pour se faire servir de la boisson et s'acheter des cigarettes. Je n'ai pas dit « vieille » : les filles n'ont jamais de problèmes pour entrer dans un bar collégial et consommer, peu importe l'âge parce que, à ce qu'on m'a affirmé sous le couvert du secret le plus absolu, c'est leurs chums qui achètent les cigarettes et qui commandent la bière. Y'a des fois où l'indépendance, c'est pas utile. C'est de la réussite que de réussir à prendre 3 ou 4 shooters avant 2 bières et de fumer une clope en même temps à 17 ans. Y'a pas de fumée sans alcool ! Mais pas de jugement hâtif... on a fait pareil au même âge et c'était bien pire. Il nous fallait avoir 21 ans pour consommer ! Je n'élabore pas tout de suite sur la réussite de l'élève... ce sera pour plus tard. Je voulais juste vous rassurer sur le fait que j'allais parler de la réussite de l'élève.

J'ai aussi eu quelques échos de monsieur François Legault, le ministre de l'Éducation. Pour lui, la réussite éducative, c'est de ne pas entendre parler des cégeps pendant l'année en cours... jusqu'à l'allocation des ressources et des subventions liées à la diplomation. C'est le seul, dans l'Éducation, dont les politiques permettent *d'inventer des raisons mystérieuses pour autoriser ce qui se fait sans raison*. (Charles de Saint-Évremond). Il a donc appris que pour avoir du succès en politique, il est souvent nécessaire de s'élever au-dessus de ses principes. Monsieur Legault a pour principe d'augmenter la réussite tout en ciblant mieux les ressources pour y arriver. « Cibler mieux » est un synonyme de réduction. Mais dans le fond, c'est pas si bête qu'on pense... on a tellement chiâlé que nos élèves avaient tout, qu'ils étaient gâtés, que dans not' temps on n'avait presque pas de moyens et qu'on réussissait. Eh bien ! Monsieur Legault nous a entendus, nous a écoutés et il nous donne raison. En clair, ça veut dire qu'il pense que nous avons rarement besoin de tout ce dont on aurait besoin pour assurer la réussite de nos élèves. Dans un cégep, on doit apprendre à se priver ! Mais Anne ma sœur Anne, pas de haro hâtif sur le baudet. Ça sert à rien de critiquer le ministre d'une réforme qui n'est pas la sienne, d'un budget qu'il n'a pas élaboré, d'une politique dont il n'est que le mandataire. Finalement, à quoi ça sert ? Vaut peut-être mieux s'occuper de réussite nous-mêmes !

Vaudrait peut-être mieux aussi arrêter de se définir. Vous aurez sûrement le loisir de trouver d'autres définitions, les vraies probablement, celles qui sont à la portée de nos moyens immédiatement après cette conférence !

* * *

Avec autant de définitions qui représentent autant de pistes de solutions, on peut tout de suite affirmer que de la solution surgiront certainement quelques problèmes. Mais il ne faut pas s'en faire avec ça, vous le savez : les problèmes d'aujourd'hui proviennent des merveilleuses solutions d'hier ! Et on continue d'en trouver des exceptionnelles à chaque jour. C'est à ça que nous allons nous attaquer, car si nous assistons à ce colloque, c'est en quelque sorte pour réfléchir à des problèmes pour lesquels nous aimerions avoir des solutions réalistes que nous pourrions contrôler. En somme, la réussite au collégial ça va devenir important en Août

2000, immédiatement après les vacances. Y en a qui ont choisi l'enseignement collégial pour trois raisons fondamentales : juin, juillet, août ! Après tout, s'il y a de la vie après la vie, il y a autre chose après le DEC... Il y a le sun-deck !

Et je parie que vous ne vous êtes pas encore demandé ce que moi j'en pense de la réussite éducative, après tout c'est moi le conférencier. Eh bien ! demandez-vous-le parce que je vais vous le dire. Si je me fie à mon exceptionnelle expérience et à mon humilité légendaire, je dirais que la réussite au collégial c'est « l'acquisition et l'intégration par l'élève de valeurs, de connaissances, d'habiletés et d'expériences qui lui permettent de s'engager socialement, sur le plan personnel et professionnel, selon ses capacités et ses objectifs. »

Who said those intelligent words ?

Polis comme vous êtes, vous pensiez vraiment que c'était moi. J'aurais bien aimé, mais hélas ce n'est pas de moi. Dans le domaine des grands penseurs pédagogiques qui décortiquent la réalité éducative dans leur bureau, je ne suis pas le couteau le plus effilé du tiroir. *Il y a ce que je sais, ce que j'ignore et entre les deux je suppose* (adaptation d'André Gide). Alors, croyez-le ou non, la définition que je viens de vous citer a été écrite bleu sur blanc dans un document de la Fédération des Cégeps, en octobre 95. Ça veut dire, pour les malentendants, que la réussite n'est pas qu'affaire de notes ou de diplômes mais aussi d'accomplissement. Il faut donc penser à réussite éducative, réussite scolaire et réussite personnelle. Ça vous rappelle peut-être l'ESP de la réussite au collégial (l'épreuve synthèse du programme) : réussite **É**ducative, **S**colaire et **P**ersonnelle.

Une fois qu'on a dit ça, je me demande ce qu'il vous restera à apprendre d'ici la fin du colloque ! Excusez cette expression d'orgueil et de satisfaction personnelle face à cette découverte ! Mais tout de même, pour ne pas froisser les susceptibles ou ceux susceptibles de l'être, soyons un brin modestes et espérons que demain, nous nous appliquerons à inventer les moyens de nos désirs, de nos projections ou de nos fantasmes pédagogiques personnels.

Je lisais récemment les notes d'une conférence de monsieur Roland Arpin, il y a 3 ans un invité de l'AQPC, un précurseur, dont le sujet était le suivant : (permettez-moi d'en plagier quelques lignes) « L'étudiant et sa

réussite : au-delà des mots, au-delà des statistiques ». Pour ceux et celles qui ne connaîtraient pas monsieur Arpin, c'est le directeur général du Musée de la Civilisation à Québec. Il fait ça pour s'amuser, je suppose ! Dans ces propos, je relevais la pensée suivante :

Au cœur de la réflexion sur la réussite se trouvent de toute évidence le choix des valeurs et les moyens choisis par chacun. Mais il est une chose commune à tous ceux et celles qui veulent réussir, c'est le désir de reconnaissance.

Cela se traduit concrètement par des termes comme l'estime de soi, le désir de gloire, la fierté et l'orgueil, l'amour-propre, l'amour de la renommée, la reconnaissance, l'évaluation correcte, la notation satisfaisante et les petites rougeurs sur les joues à cause des compliments reçus. Voilà. Pas pédagogiques les propos, pas très collégiale la pensée... archéologique probablement, donc, à tout le moins, très fouillée la définition !

En conclusion de cette partie, on a exposé quelques définitions, on s'est accroché à quelques idées, on a osé quelques réflexions qui pourraient servir de déclencheurs à vos discussions. Si vous les conservez ! Sans les mettre dans la poubelle du porter-jeter, vous pourriez les placer dans le bac à recyclage de votre garde-robe cérébro-pédagogique. Cela dénoterait déjà chez les participants et les participantes un sens élevé du recyclage pour une utilisation plus durable. Comme le dit le frère de Confucius, Olibrius : « Plus on s'élève dans le paradis du recyclage, plus on mène une vie d'ange ! »

* * *

Mais arrêtons de parler de nous. À trop parler de soi, on finit quasiment par ne plus se reconnaître ! Comme je vous l'avais promis, et pour vous démontrer que j'ai quand même un peu de suite dans mes idées, parlons plutôt de la personne au centre de la réussite éducative. On lui donne les surnoms d'élève, d'apprenant, d'étudiant, parfois d'étudiante, de collégien... À Baie-Comeau, on les surnomme « les flots » ! Pour les besoins de la neutralité féministe, appelons-la ou le, l'élève. L'élève qui doit quitter enfin la « polyviolente », celui à qui on avait appris toutes les règles mais qui en connaît maintenant toutes les exceptions, qui connaît ses droits, qui doit encore plaire à ses quatre parents, qui entre dans des relations de couple ou dans une cou-

ple de relations, ou du moins qui partage un appartement avec un ou une autre, ou les deux, qui est un enfant de l'abondance, boursier du gouvernement, sur le BS...E (bénéficiaire de services éducatifs), qui mène une vie horizontale et non verticale... il est toujours étendu quelque part, celui qui arrive en retard parce qu'il s'est acheté un réveil-midi, qui coupe la parole, qui sort de la classe sans raison, qui s'exprime parfois vulgairement, qui tient des propos racistes, sexistes, irrespectueux, genre..., qui entre dans le programme d'accueil sans intégration, « *Yes ! man* » (la mise à niveau), celui dont les paroles dépassent rarement sa pensée, qui n'a pas encore passé son cours de Français 601-101, qui ne lit pas parce que son seul volume connu est celui de l'amplificateur de son discman, qui n'a pas encore été initié par ses compères, et mettez-en. C'est de cet élève-là dont on parle qui est supposé être le premier responsable de sa réussite. Tout le monde s'entend là-dessus. Ce qui ne veut pas dire qu'on se comprend. Mais que l'élève ait 6 ans, 15 ans, 18 ans, s'il ne veut pas, s'il se ferme les yeux, s'il ferme son cerveau, s'il détourne son attention, s'il n'est pas présent à ses études, il ne se donne pas beaucoup de chance de réussir. Et s'il n'écoute que son discman à plein volume... c'est comme s'il se mettait des « watts » dans les oreilles. *Hé ! Dieu, si j'eusse étudié au temps de ma jeunesse folle...* (Villon)

Je ne dis pas ça dans le sens qu'il n'y a que l'élève de responsable et qu'on doive le laisser aller seul sur le chemin de la réussite. Seul, il fera comme Saint-Paul sur le chemin de « *Saint-Damase* » : il prendra une *jériboire* de débarque de son cheval frappé par l'éclair de génie qui ne l'aveugle même plus, sur la route 16 de la réussite... un sentier 13 et 3 (très étroit) ! Vous aurez remarqué sans doute que je n'ai pas parlé de l'élève qui réussit. Si tous les élèves réussissaient, nous ne serions pas ici à un colloque sur le réussite, quand même !

Posons donc la question d'un point de vue plus large. Sur l'autoroute de la réussite, une question **significative** : la réussite scolaire est-elle une garantie de la réussite professionnelle, sociale et personnelle ? Non ! Car à l'inverse, l'échec scolaire serait un chemin qui conduit inévitablement à l'échec professionnel, social et personnel ! Einstein, un cancre las de l'école en serait relativement insulté. La question est simple mais la réponse est complexe. Par exemple, à propos de la réussite professionnelle, le prestigieux Groupe Toyota a brisé

un tabou en annonçant dans sa politique d'embauche qu'il accorderait désormais une **priorité** à la personnalité des candidats et des candidates au détriment de leurs diplômes... On recherche moins des ouvriers qualifiés que des ouvriers qualifiables ! « Saké » un dur coup aux maisons de formation japonaises. Leurs objectifs de diplomation balayés d'un coup de judo de la main. Y'a des DG nippons qui avaient la nippe et qui riaient jaune ! Ça ne se couchait pas de *bonheur* au pays du soleil levant. Donc, pour réussir chez Toyota, j'ai compris, si mon japonais est à date, qu'il faudra maintenant tenir compte de l'agilité mentale au moins à part égale avec la fraîcheur de la pensée. C'est pas beau ça ! Les automobiles Toyota auront désormais une chaude personnalité tout en étant les mieux climatisées sur le marché. *Des autos qui ont du coffre*, comme dirait Bertrand Houde ! Et l'objectif est toujours de fabriquer et de vendre des automobiles, et de faire des profits. *Sayonara* les études traditionnelles ! *Arigato* le nouveau modèle ! Voyez-vous ça, un prof de cégep au minimum de l'échelle salariale et qui obtiendrait une augmentation et sa permanence surtout à cause de la fraîcheur de sa personnalité. Il se ferait planter *FEC-FAC-FNEEQ* que ça ne serait pas très long !

C'était seulement un exemple pour démontrer que les besoins des élèves vont considérablement évoluer dans un très court laps de temps, d'ici 2001, mettons ! Et le milieu scolaire collégial, qu'on devra peut-être appeler le milieu éducatif dans quelque temps, devra maintenant répondre à de nouveaux besoins. Vous voyez-vous donner des cours de développement de la personnalité ? Excusez ! Vous voyez-vous répondre à des besoins qui concernent l'élève dans sa **globalité**... une réponse holistique à des besoins globaux. Tout un contrat, surtout si on ne sait pas ce que veut dire « holistique ». Tout un contrat aussi si on ne sait pas faire la différence entre besoins et désirs. Vous savez tous, ou vous allez l'apprendre, que le renoncement salutaire à ses désirs n'entraîne pas nécessairement le refus global de ses besoins. Arrêtons de satisfaire les besoins et les désirs vont augmenter. Dans quelques sessions, même les apprentissages par compétence, ce sera dépassé. Une autre réforme à l'horizon, et probablement un nouveau ministre à l'horizon des perspectives pédagogiques. Patience monsieur Legault... ça ne dure pas si longtemps que ça les réformes au collégial... rappelez-vous... Parent, Ryan, Garon, Robillard, Marois, et vous-même ! *Il y a des moments où tout réus-*

sit. Il ne faut pas s'en effrayer, ça passe (J. Renard). Vous voyez, rien n'est éternel, pas même les problèmes.

Les besoins des élèves pour assurer leur réussite éducative sont en évolution, mais, ça demeure une grande vérité. Ce qui est à satisfaire, ce sont d'abord des besoins d'enfant. Grandir tout seul n'est pas inscrit dans les gènes des enfants ! C'est surprenant, mais Maslow, un bâtisseur de pyramide, même s'il n'a jamais été *phanfaron* d'Égypte, n'est pas aussi démodé qu'on pense. Tout le monde connaît la pyramide des besoins de Maslow quoique ce ne soit pas tout le monde qui se préoccupe de participer à son édification et à son entretien. Je vous en parle parce qu'on en parlait dans les **nouveautés** des premiers colloques de l'AQPC, au cas où vous auriez oublié, ou au cas où vous seriez trop jeunes pour ne pas en avoir entendu parler. Du point de vue de la bâtisse, Maslow note que dans ce genre de construction, il faut commencer par en-bas, soit d'abord de répondre aux besoins primaires, physiques, corporels, pour réussir : nourriture, logement, condition physique. Comme disait Confucius dans la position du lotus 123 : « *Le cerveau ne peut pas en prendre plus que ce que les fesses sont capables de supporter* ». La nourriture intellectuelle ne passe jamais sans nourriture terrestre. Tout le monde préfère le vin d'ici à l'eau de là.

Et puis croyez-le ou non, selon le philosophe Guy-A. Lepage : « Comme tout enfant, l'élève a besoin d'amour ». De recevoir de l'amour, pas de le faire... même avec condom fourni gratis. D'ailleurs, d'après des statistiques démographiques modernes vérifiées, la plupart des élèves masculins ou féminins qui disent posséder des condoms à l'école n'ont pas de crayon ni papier. Je ne suis pas contre l'utilisation du condom au cégep, je suis contre son utilisation pour apprendre et faire les exercices scolaires. Paradoxalement, l'amour, et la tendresse, c'est ce qu'on demande à recevoir le plus, et pourtant c'est ce qu'on semble donner le moins. Faut dire que lorsqu'on veut en donner un peu, la DPJ et la police des mœurs se pointe rapidement. C'est pourtant la nourriture affective nécessaire à l'écoute, l'attention, l'ouverture aux autres et aux choses. Deuxième étage de la pyramide, une réponse aux besoins affectifs. En principe, quand l'école, le cégep, la société peut répondre aux deux premiers paliers de besoins, les plans quinquennaux de 25 ans pour augmenter la réussite scolaire sont inutiles.

Mais il y a un autre niveau de besoin important à satisfaire. Et croyez-le ou non encore une fois, l'élève du collégial, comme tout enfant, si grand soit-il, a besoin de savoir, de comprendre, d'apprendre... et de nous prouver qu'il sait, avec le style qu'il a.

- Hey le prof d'histoire, Madeleine de Verchères c'était-tu de l'héroïne pure ?
- Hey, le prof de math, voir le quart de sa moitié sous un tiers, c'est-tu un problème insoluble ?
- Hey le prof de français, si je dis : « Ma blonde *devint* enceinte », chus-tu au préservatif imparfait ?
- Hey le prof de physique, je connais les principes qui font voler les avions, c'est quoi le principe qui fait qu'ils tombent ?
- Hey le prof de philo, si je dis : les bananes sont jaunes, or les murs sont jaunes, ça veux-tu donc dire que les bananes sont mûres ?

Et bien d'autres questions qui exigent des réponses autres que « je l'sais-tu, moé ! ». Évidemment ce sont les élèves qui ne réussissent pas qui posent ce genre de questions.

On comprend que ce n'est pas à poser des questions qu'on apprend, c'est, bien sûr, à recevoir des réponses ! Des questions sur l'existence des choses, et des réponses sur le fonctionnement des choses. Il me semble important de savoir que les choses existent avant d'en apprendre le fonctionnement. Le meilleur exemple, ce sont les lettres de l'alphabet. Elles existent, il y en a 26. Les connaître dans l'ordre c'est facile ! C'est quand on les mélange que ça devient des lettres d'analphabètes ! C'est quand même complexe. À l'école élémentaire, en première année, on vous fait apprendre une série de lettres par cœur, dans un ordre très précis, et quand vient le temps de les utiliser, on s'amuse à vous mélanger tout ça. Et on ne vous prévient pas. Que vous aimiez ou pas, les mots vous donnent des maux de cœur ou de tête. Pas facile de réussir à bien écrire. Il y a de nombreux échecs... Comme on dit dans l'Évangile à propos des mots : *Il y a beaucoup d'épelés, mais peu de lus !* Comme quoi la connaissance va avec le mode d'emploi. Les pourquoi de l'enfant commencent à trois ans et ils se précisent à 15 ans. Et à 15 ans, il demande pourquoi il faut rentrer juste à deux heures du matin ? Pourquoi il faut aller à l'école ? Pourquoi il faut être

poli ? Pourquoi elle pourrait pas rester à coucher chez son chum, ses parents veulent ! ... Je l'sais-tu moé ? Et comme ils ne semblent pas trouver de réponses satisfaisantes à leurs questions, à 18 ans, ils n'en posent plus et finissent par trouver normal de ne plus s'en poser. Ça fait qu'ils sortent le mercredi soir, qu'ils rentrent le jeudi matin, que le cours de philo commence à 8h et qu'ils s'endorment à 8h15. Au réveil, ils « filent bas ». Dans ces circonstances, le syllogisme perd tout son intérêt.

L'élève a aussi besoin des adultes ; des adultes... adultes. Il doit pouvoir se mesurer. Même s'il mesure 5'10" et que son prof en mesure 5'8", surtout s'il mesure 5'8" ! Malheureusement, malgré toutes les aides à la croissance, à la formation, à l'évolution, au développement, l'enfant n'est pas encore en mesure de se débrouiller tout seul. Il a aussi besoin d'être orienté. Quand on se demande d'où on vient et qu'on ne sait pas où on s'en va, on risque de se retrouver ailleurs ! Je comprends que les élèves du collégial en particulier n'ont pas véritablement besoin de leurs parents, sauf peut-être pour s'habiller, manger, se loger, signer le permis de conduire, conduire l'auto des ... parents, ou se faire conduire au ski, au hockey, au party, aller et retour, et autres petites peccadilles du genre. Mais les enfants en tout cas en ont besoin. Reste à savoir jusqu'à quel âge on reste encore un enfant ! Et dire que ma vieille mère de 80 ans m'appelle encore « son p'tit garçon » ! Enfin, on constate que si l'élève veut assurer la satisfaction de ses besoins primaires, secondaires et collégiaux, il a encore besoin des adultes en général et probablement de ses parents en particulier... ou de ceux qui en tiennent lieu.

La réussite éducative passe également par les pairs (p-a-i-r-s) et les paires (p-a-i-r-e-s). Quand je dis les paires, je pense aux nombreux timbres et enveloppes qui se tiennent ensemble dans les casiers d'abord, à la cafétéria, dans la salle de cours, dans les laboratoires, dans les secrets absolus qu'on ne confiera jamais à personne d'autres qu'un ou qu'une autre en se multipliant par 4, 8, 16, 32, etc. Au cégep, les pairs, c'est la poursuite de la socialisation commencée à la polyvalente. Ceux et celles qui sont seuls sont des impairs dans le monde scolaire. Comme disait un Hell's Angel du cégep de Sorel-Tracy : « Vaut mieux être deux sur un becyle que tout seul dans un char de police ». C'est ça avoir le sens de la gang, avoir le sens des pairs. Et qu'on le veuille ou non, ce comportement social « grégaire » pour

faire un pléonasme existe depuis des siècles et des siècles ! La réussite éducative c'est aussi une affaire de gang qui s'exprime en gang, c'est le cégep en spectacle, des shows qui ont du chien et du mordant, c'est le festi-fun, c'est la troupe de théâtre, c'est le sport d'équipe, c'est le party du mercredi soir. 15 semaines, 15 party. Une « jam » session ! Grégaire jusqu'à en être « groggy » !

Et l'un des besoins fondamentaux de notre société mercantile, c'est le besoin d'argent. Besoin d'argent personnel. En quelque sorte, les parents payent une pension à leurs enfants, une taxe familiale à la réussite. Sinon les élèves sont au régime, au régime des prêts et bourses. Souvent, entre la bourse ou la vie, ils préfèrent la bourse ! Qu'on le veuille ou non, c'est devenu essentiel. Pas d'argent, pas de réussite scolaire. C'est prouvé, moins t'as d'argent, moins tu réussis, plus tu as de dettes. Vient un moment où la seule chose qu'on te prête, ce sont de mauvaises intentions. On a fait l'enquête à Saint-Henri et Outremont, à André-Laurendeau et à Brébeuf, les mêmes résultats sont applicables dans tous les milieux, même à Baie-Comeau, à Sept-Îles et à **Kangiqualujjuaq** (faut avoir de l'eau glacé dans les veines pour prononcer ce nom de village Inuit !). À l'école élémentaire, l'argent sert à acheter des cahiers, des crayons, de la gomme baloune et des cartes Pokemon ; au secondaire, l'argent, c'est pas nécessairement pour l'école, c'est pour le standing ado-socio-personnalo-cigarette-éducatif. Savez-vous que les montants d'argent dépensés annuellement pour la cigarette que les moins de 18 ans n'ont pas le droit d'acheter sont plus élevés que les frais encourus pour acheter les effets scolaires ? De là à affirmer que les apprentissages s'en vont en fumée, il n'y a qu'une bouffée ! Au collégial, l'argent sert à satisfaire des besoins tous plus essentiels les uns que les autres certes, mais aussi des désirs maintenant que les élèves ont un droit inéluctable à la réussite scolaire. L'éducation gratuite, faut bien que ça se paye par quelqu'un. Donc, affirmer que les élèves n'ont pas besoin d'argent, c'est pauvre comme argument. Autant faire participer les élèves. Ils nous sont si chers ! Quand la société passera de profiteuse à profitable, on pensera à philosopher sur les véritables besoins pécuniaires des élèves.

* * *

On a parlé de réussite et on n'a pas encore parlé de motivation. Et pourtant, la motivation, c'est le chameau briqué de la réussite dans le désert de la diplomation. Un jour, un conférencier impoli et déplacé vous racontera pourquoi un chameau qu'on a briqué réussit à traverser le désert si rapidement. De la motivation, j'ai trouvé une définition simple et bien avenante de Terrill et Ducharme : « *La motivation résulte de déterminants cognitifs, comportementaux et environnementaux, parmi lesquels figurent en tête de liste la conception que l'élève se fait des buts institutionnels de l'école, celle qu'il se fait de l'intelligence, de même que la perception attributive qu'il fait de ses succès et de ses échecs.* »

C'est simple... pour les conseillers pédagogiques, un peu sibyllin pour les profs et incompréhensible pour les élèves. C'est vrai qu'une définition, c'est là pour simplement définir, mais qui a dit que toutes les définitions étaient là pour définir simplement ? Il va peut-être falloir un jour *arrêter d'entourer d'un mur de mots un terrain souvent vague d'idées* (adaptation de S. Butler, *Carnets*).

Disons que lire cette définition ne m'a pas motivé outre mesure. Mais vous qui êtes ici, vous qui lisez continuellement sur la motivation des élèves afin de mieux adapter votre enseignement, vous connaissez certainement ces constats observés par Diane Charlebois du Cégep Edouard-Montpetit : « *Une plus grande motivation induit un plus grand engagement de l'élève, qui à son tour se traduit par de plus grands efforts et plus d'heures d'étude, ce qui amène de meilleurs résultats scolaires qui renforcent le sentiment d'estime de soi et de compétence de l'étudiant qui viennent à leur tour affermir et même accroître la motivation initiale.* »

Autrement dit, plus tu sues, plus ça te donne de la motivation à suer davantage. Voilà le secret ! Passer sa vie d'étudiant dans un « presto », j'imagine que ça augmente l'estime (la *steam*) de soi ! C'est-tu motivant ça ? J'l'sais-tu moé.

Je n'ai pas tout lu sur la motivation, mais j'ai trouvé cette phrase célèbre ou qui va le devenir : « *Ce sont ceux et celles qui travaillent le plus fort, qui consacrent le plus grand nombre d'heures à leurs études, qui réussissent également le mieux.* »

C'était dans le contexte de la réussite en mathématique, et c'est évident que ça aurait pu s'appliquer partout. Même si la découverte n'est pas extraordinaire,

on comprenait, il y a quelque temps, que plus tu vas à l'école longtemps, plus tu as de chance d'augmenter ton niveau de scolarité... plus ce sera payant... c'est ce qui a fait que PERFORMA a eu bien du succès, d'ailleurs ! **C'est fini tout ça.** La motivation ? Elle n'est certainement plus ce qu'elle était ! Viser le DEC, ça prend du temps. Ah ! les AEC, les attrayantes études courtes, elles semblent avoir beaucoup plus d'avenir. Avoir une job steady pis un bon boss, non merci ! Avoir une job payante à court terme, pas de boss et changer pour une autre, ça c'est motivant. J'ai lu Richard Martineau, revue *Actualité* de mai 2000. Il y raconte des histoires intéressantes ou effrayantes, selon le point de vue : *Michael Furdyk 17 ans, de Toronto, fondateur d'une entreprise d'édition électronique ; Jennifer Corriero, 19 ans, qui travaille comme consultante auprès de Microsoft, Swatch et McDonald's ; Jayson Mayer, américain, 17 ans fabricant de logiciels. Aucun n'a terminé ses études secondaires... aucun n'a besoin de travailler pour le reste de ses jours. Bref, pourquoi s'inquiéter ? L'effort est une valeur en voie d'extinction. On peut maintenant maigrir en mangeant, faire de l'exercice en se berçant, étudier en dormant, gagner de l'argent en s'amusant... et prendre sa retraite avant d'avoir obtenu son diplôme.* Eux, qu'on surnomme les « whiz kids » n'ont pas besoin de transpirer pour réussir. Ils n'ont pas de secret. Bon, imaginons que ce ne sont pas des histoires vraies et rappelons-nous, quelque chose de plus classique, Maslow et sa pyramide et les paroles de monsieur Arpin, notre conservateur progressiste de musée. « Il est une chose commune à tous ceux et celles qui veulent réussir, c'est le désir de reconnaissance. » Cela se traduit concrètement par des termes comme l'estime de soi, le désir de gloire, la fierté et l'orgueil, l'amour-propre, l'amour de la renommée, la reconnaissance quoi ! C'est fondamental et si c'est fondamental, c'est comme essentiel et lié fortement à la réussite.

En résumé, disons, pour faire court et simple, que les élèves ont des besoins et la réussite éducative passe d'abord par la satisfaction de ces besoins. Peut-être qu'un peu vaut mieux que trop tu l'auras, mais le peu est essentiel. Napoléon 1^{er} résumait ses besoins ainsi : « Pour moi, je n'ai qu'un seul besoin, celui de réussir », et c'est sûrement en pensant à Maslow qu'il a prononcé sa phrase célèbre lors de la bataille pour la conquête de l'Égypte : « Messieurs, vous devez réussir et

vaincre, car du haut de cette pyramide, 20 colloques de l'AQPC vous contemplent et c'est pas de trop pour réussir à faire tout ce qui nous reste à accomplir. Allez, je vous dis le mot de Cambronne... s'tie ! »

* * *

Il a été facile de constater que l'élève avait des besoins. Il est plus difficile de faire comprendre aux élèves qu'ils et elles ont des responsabilités. Je reprends ma phrase : les élèves comprennent qu'ils ont des responsabilités, mais dans 97,44 % des cas, ils n'ont probablement pas encore identifié lesquelles.

Ont-ils, par exemple, une responsabilité face à la discipline en classe ? Un bon nombre affirme que s'il n'y a pas de discipline en classe, c'est parce que le professeur n'a pas de discipline. L'élève n'avait pas encore entendu parler de l'approche programme et de la réforme pour affirmer qu'il n'y avait pas de disciplines. Mais face à cet argument délinquant, les élèves laissent parfois un prof s'égosiller sans qu'ils pensent à leurs responsabilités dans cette situation. Les élèves ont pour leur dire que si un prof dit qu'il se tue à essayer de vous apprendre quelque chose, il suffit d'être patient, il finira bien par mourir. Le prof a beau hausser le ton et faire des colères de 7 sur l'échelle de Richter, que ça ne les fait même pas frissonner. La situation a bien changé depuis l'école primaire ; il est arrivé qu'on raisonnait autrement. Comme le disait un petit indiscipliné de deuxième année : « Moi, quand j'ai des ennuis à l'école, j'en ai encore bien plus à la maison ». Une excellente façon de transférer les responsabilités des profs sur le dos des parents finalement ! Et à la polyvalente, la discipline, c'est secondaire ! La discipline au collégiale, bah ! Il faut bien qu'ils s'expriment. Comme disait le pédant beau-frère de Confucius : « Qui ne pète ni ne rote est voué à l'explosion ». Probablement qu'au Cégep, la responsabilité consiste à développer une discipline personnelle, et une indisciplinisme sociale ! Pas d'évolution sans révolution, si sonore soit-elle !

Les élèves ont-ils des responsabilités face à leurs apprentissages ? Des fois oui, des fois non. Il faut comprendre, pour plagier Michel Saint-Onge, « que ce n'est pas parce que les profs enseignent que les élèves viennent au Cégep... pour apprendre ». Même que de nos jours les élèves connaissent bien des choses pertinentes et actuelles que les profs ne leur ont jamais enseignées. Permettez-moi de ne pas vous dire lesquelles !

À partir de cet énoncé, il faudra donc apprendre à dé-partager les responsabilités d'une façon responsable. Et selon des psycho-pédagogues qui seront bientôt connus, plus l'élève grandit en âge, plus son niveau de responsabilité augmente. C'est la philosophie éducative de Pruneau et Cannelle. C'est une des clés, ou plutôt, un passe-partout de la réussite. Ce qu'on m'enseigne est habituellement inutile ; ce que j'apprends me sert toujours. Mais évidemment l'intérêt pour les apprentissages ne dépend pas que de l'élève. Il dépend aussi en bonne partie du personnel enseignant. À cet égard, dans les constats de Robert Ducharme, professeur de psychologie au Cégep de St-Jérôme, il est souligné que « *plus du quart des élèves ont indiqué que s'ils n'étudiaient pas davantage, c'est parce que les professeurs ne leur en demandaient pas plus...* » Il est dit aussi, à votre crédit, que « *les élèves qui n'étudient pas finissent par faire perdre toute motivation aux enseignants, même aux plus aguerris et aux plus coriaces.* »

Quelques questions **non** significatives. Les élèves ont-ils une responsabilité face à leur condition physique ? La condition physique peut-elle être un facteur de réussite ou d'échec éducatif ? La fumée des cigarettes enfume-t-elle réellement le cerveau ? J'imagine que dans ce cas, le corps a ses raisons que la raison aimerait mieux ne pas connaître ! N'y a-t-il que les profs du 109 qui affirment que la condition physique, c'est un des grands moments de la réussite ! Pour les malentendants, 109 (sang neuf), ça n'a aucun rapport avec la Croix rouge, c'est le numéro d'identification de la discipline Éducation physique. Une excellente discipline à acquérir, d'ailleurs.

Mais comme la liberté d'expression... corporelle est aussi un fait reconnu ou à reconnaître dans le Collège, les élèves eux-mêmes et elles-mêmes devraient fournir un effort personnel nécessaire et particulier à leur réussite, celui de respecter leur corps et de l'utiliser dans leurs objectifs de réussite intellectuelle. *Mens sana in corpore sano*. Un esprit sain dans un corps sain, ça reste toujours une devise payante, surtout en cette année olympique, à Sydney, Australie, la « Mecque » plus ultra de la réussite ! Et dire que nous n'avons pas le temps de parler des grands-papas du sport, uniquement des grands « moments » !

Mais creusons un peu cette question de responsabilité face à la réussite. Vous savez que les élèves ont affaire

à des profs dans la plus grande partie de leur scolarité, du moins jusqu'à aujourd'hui et peut-être pour quelques sessions encore. Selon une recherche récente, Kaszap 1996, c'est avec les professeurs masculins que nous retrouvons le plus d'élèves ayant un résultat scolaire de moins de 70 %, et cela toute proportion gardée ! C'est tout de même étonnant. Une curiosité : c'est chez les professeurs ayant un diplôme d'études collégiales ou un baccalauréat que l'on retrouve le plus d'élèves notés faibles. Et c'est chez les professeurs ayant une maîtrise ou un doctorat que nous voyons le plus d'élèves ayant 80 % et plus ! Un détail archéologique : c'est chez les professeurs de moins de 40 ans que l'on observe le plus d'élèves faibles. Chez les plus de 40 ans, il y en a plus qui ont 80 % et plus ! Un autre détail croustillant : c'est chez les professeurs ayant moins de 10 ans d'expérience que l'on observe le plus d'élèves faibles. Une petite vite syndicale : c'est chez les professeurs non permanents que l'on obtient le plus d'élèves faibles. Et c'est chez les permanents qu'on retrouve les plus forts. Et les statistiques ne proviennent pas de la FNEEQ ! On peut donc penser que les intervenants et les intervenantes ont une part de responsabilité dans les succès et les échecs des élèves. Justement, parlons-en !

Parlons de la responsabilité des intervenants directs face à l'apprentissage et la réussite notamment, le concept d'imputabilité. Pour les malentendants, l'imputabilité, ça existe vraiment.

C'est une autre question primordiale, car à part les élèves, j'imagine que ceux qui interviennent **directement** dans leur réussite, qui sont donc imputables, sont les enseignants et les enseignantes. Le corps professoral, je n'ai pas dit le quart professoral. Certainement que les 9/10^e interviennent directement et correctement. Et probablement, comme partout ailleurs, il y en a 1/10^e qui ne veut plus ou qui ne peut plus intervenir. Un certain nombre de baby-boomers se dégonflent et arrivent à l'époque du « pappy-boum » [Pour votre culture, l'expression est du démographe contemporain Lesseps]. Pour le 1/10^e, c'est correct de même. Je me rappelle une question qu'on me posait lors d'une conférence précédente : « Combien de personnes travaillent au Cégep de Baie-Comeau », j'avais répondu : « À peu près les 9/10^e ». Alors je m'adresse aux 9/10^e qui interviennent par la question suivante : Est-ce que je réfléchis sur le fait que mes interventions, à titre d'enseignant ou d'enseignante, se font en fonction de la réussite de mes élèves ? Si oui, puisse mon

directeur ou ma directrice des études m'accorder de valorisantes félicitations. Sinon, de temps en temps, est-ce que je fais amende honorable (à défaut de payer une amende honorable) et est-ce que je recherche les moyens de transformer mon « non » en « oui », et pas juste en temps de référendum ! Sinon, de temps en temps, est-ce que je **mesure** les effets de **mes actions** sur la réussite ou la non-réussite de mes élèves ? En un mot, ai-je comme enseignant ou enseignante des responsabilités dans la réussite ou l'échec de mes élèves ? C'est la question. Suis-je imputable ? De façon **plus significative**, est-ce que je mets en pratique les 7 commandements du parfait enseignant ou de la parfaite enseignante ?

1. T'évaluer, tu devras le faire humblement
2. Te faire évaluer, tu devras l'accepter maintenant
3. Les compétences, tu devras les enseigner couramment
4. Tes élèves, tu devras les endurer patiemment
5. Tes cours, tu devras les donner activement
6. Aux élèves, tu donneras des feed-back fréquemment
7. Le DEC, ce sera la fin de leurs tourments

Et ta paye tu recevras, mais ce sera la même qu'auparavant.

Bien sûr, nous croyons à une évaluation qui permet de cheminer plutôt qu'à une évaluation qui sanctionne. Nous sommes des formatifs maintenant. Haro sur le sommatif ! Bien sûr que nous croyons à la rigueur des profs et aux profs exigeants. Être aussi exigeants pour soi-même que pour ses élèves. « *L'exigence est un défi que recherchent les élèves sur le chemin de la réussite* » ! Je ne pourrais pas mettre de nom sur l'élève qui aurait dit ça, mais je pense que c'est Claude Ryan dans ses meilleures années ! Rappelons-nous également les trouvailles de Robert Ducharme : moins le prof est exigeant, moins l'élève étudie...

Un autre aspect de l'intervention pédagogique conduisant à la réussite me semble importante, et semble importante aux élèves également, c'est la disponibilité du personnel enseignant, un type de relation qui est au cœur de l'intervention pédagogique et conséquemment de la réussite. Disponibilité pour des explications, des informations, des contacts personnalisés, des activités. Je n'ai pas dit disponibilité 24 heures sur 24, mais dis-

ponibilité au moins dans le temps... de disponibilité. C'est la moindre des choses. Oh ! combien d'élèves manifestent le désir de voir la personne humaine dans son prof ! Je n'ai pas dit que les profs n'étaient pas des personnes... humaines, j'ai dit que les élèves seraient heureux de le découvrir ! Oh ! combien d'élèves manifestent le désir de voir **son ou sa** prof ! Et dans ce désir de relation, c'est le « son » et le « sa » qui sont intéressants. Toujours dans les trouvailles de Monsieur Ducharme, au secondaire, on soulignait que 90 % des mères de famille encourageaient leurs enfants à poursuivre leurs études au collégial, que 80 % des pères le faisaient aussi, mais que 40 % seulement des professeurs avaient une petite pensée dans cette direction. Comme il n'y a personne du secondaire ici, je suis heureux de constater que cette statistique ne s'applique à personne.

* * *

Le respect de l'élève est une autre clé de l'apprentissage et donc aussi lié fortement à la réussite. Parce qu'en fait, et paradoxalement, la compréhension de la matière devrait l'emporter sur toute autre préoccupation. Mais les liens, les transferts et les applications sont les outils pédagogiques de l'apprentissage, cela signifie que l'élève a droit de poser des questions, a droit d'avoir des réponses, a l'occasion inestimable de tirer profit de ses erreurs par une évaluation constructive, par l'acquisition d'une méthode et d'outils de travail.

Dans mes 32 années d'expériences dans le monde de l'Éducation, j'ai découvert que la réussite passait par la relation prof-élève. De plus en plus on constate que pour aider un élève en difficulté, il faut être avec l'élève, se situer là où est la difficulté. Les profs impliqués dans un centre d'aide apprennent bien souvent, là, à enseigner ; ils ont là l'occasion de réfléchir à la pédagogie. Ils doivent prendre l'élève là où il est ; cela est très formateur. Quelqu'un disait : « *Avec les mesures d'aide, j'ai appris à enseigner après 20 ans d'expérience dans l'enseignement* ». Lorsqu'on a touché un élève, lorsqu'on a allumé une flamme, alors l'apprentissage du contenu débute et là on est de moins en moins important. En fait, entretenir une véritable relation pédagogique avec l'élève axée sur la résolution des problèmes d'apprentissage nous permet de nous en éloigner pour le plus grande satisfaction de l'autonomie. Comme dirait le maire Bourque : l'autonomie a un prof !

Bien sûr que tout cela demande intérêt, motivation et fierté pour l'enseignant et l'enseignante. Cependant, bien des mesures gouvernementales ou administratives ont fait perdre aux enseignants et enseignantes leur fierté de l'être... ils ont ainsi perdu intérêt et motivation. Et pourtant, vous le savez, un prof ne provoque jamais l'indifférence... il provoque soit l'admiration, soit le mépris. C'est pas une décision facile ! Comme avait dit un autre maire, Jean Drapeau, à ce stade-ci et à mots couverts : « La fierté a une réussite ».

On peut s'en sortir. Une telle réussite pourrait se résumer par la compétence pédagogique et l'engagement institutionnel. Et surtout, par cette valeur incontournable de responsabilisation qu'on avait défini par le mot « imputabilité ». Responsabilité dans l'autonomie certes, mais pas au détriment de l'imputabilité. On a quand même droit à l'erreur. On sait aussi que l'erreur est humaine, mais il y a des fois où la mettre sur le dos d'un autre semble encore bien plus humain, et l'admettre est surhumain.

Vous savez, l'enseignement dans un monde sans élèves, c'est difficile à imaginer. Mais l'apprentissage dans un monde sans prof, hum, faudrait peut-être mettre quelques minutes de réflexion sur ça ! Mais laissons un peu les profs, ils ne sont pas responsables de tous les échecs de leurs élèves malgré ce que ces derniers peuvent en dire.

* * *

La vie de famille a bien changé au cours des 20 dernières années. Alors qu'au début des années soixante-dix, les parents avaient en moyenne 3,8 enfants, au début des années 2000, les enfants, vous le savez, ont en moyenne 3,8 parents. Mais ce qui est nouveau, c'est qu'ils ne sont pas toujours de sexes différents. C'est là un revirement complet. Et nous arrivent maintenant au cégep ces enfants des familles éclatées. Les « pop corn families » ! Ça nourrit son ado, mais sans calories affectives. On pourrait élaborer davantage sur cette situation connue. Mais on pourrait élaborer encore beaucoup plus sur l'évolution du milieu scolaire en fonction de l'évolution de la famille.

Quand j'étais étudiant, mon père me disait : « Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai à quelle heure tu rentres ». Aujourd'hui, les enfants demandent à leurs parents : « Avec qui tu sors ce soir ? » « Une éducation

différente pour une société différente ». Ce titre qui nous rappelle le manifeste de la Centrale de l'Enseignement du Québec *pour une éducation publique* doit nous faire réaliser que la société, les jeunes surtout, évoluent beaucoup plus vite que les structures, qu'elles soient familiales, sociales ou collégiales. Si les parents tentent de promulguer les valeurs de leurs propres parents à leurs enfants, à mon avis, c'est qu'ils ne sont pas capables de tenir compte des valeurs actuelles. La tradition, c'est peut être la sagesse du passé, mais l'évolution, c'est la sagesse de l'avenir. C'est pas facile à suivre. Surtout pour des parents.

L'informatique est une illustration moderne de la difficulté des parents à s'adapter à l'évolution rapide des nouveaux moyens de communication. Quand on est né avec un ordinateur, il est difficile de s'adapter au crayon à mine ! Don Tapscot, un super cyber-expert, surnommé le missionnaire du digital, est le créateur du « *paradigm shift* ». Il affirme que les jeunes sont, aujourd'hui et pour la première fois de l'Histoire, nos maîtres dans un domaine important : la technologie. Les jeunes se lavent le cerveau dans des bains d'octets. Et font leur épicerie dans les marchés aux puces... informatiques ! Ce qui veut dire que la technologie, contrairement à nous, ne les fascine pas. C'est quelque chose d'ordinaire. Ils ne comprennent pas pourquoi il faut expliquer à quelqu'un à naviguer sur Internet... ils n'ont qu'à le faire. On n'apprend pas à utiliser un réfrigérateur ! On ouvre la porte et on trouve le beurre. Pas facile pour des parents boulimiques, avides de raisonner ce que leurs enfants savent d'instinct. Ils pourraient toujours tenter de développer une présence virtuelle auprès de leurs « techno-z-enfants ». Je suis sûr que ça fonctionnerait ! Il est évident que les parents ont le devoir d'accompagner leurs enfants, petits ou grands, dans leur démarche éducative et par conséquent, dans leur réussite. Mais si la société réclame une plus grande présence des parents, elle doit aussi fournir les moyens socio-techniques pour assurer cette présence. Développer une sorte de partenariat entre le monde du travail et celui de l'éducation semble être une esquisse de solution. Modifier les lois pour intégrer les parents des enfants majeurs mais encore dépendants pourrait faire évoluer l'intérêt à... ! Monsieur Legault devrait être bien content d'entendre ça.

Au fait, les parents sont responsables de quoi au juste ? Je vais peut-être vous surprendre, mais la réponse

me semble être : de rien ! La question est mal posée. La question à poser devrait être celle-ci : « Les parents sont responsables de **qui** au juste ? » La réponse est plus proche de celle-ci : ils sont responsables de leurs enfants, de leurs grands enfants qui restent à la maison jusqu'à 25 ans minimum., en moyenne ! Ça fait que de là à affirmer que les parents n'ont plus de responsabilités dans la réussite de leurs grands enfants. Vous trouvez que je parle trop des parents pour des élèves du collégial. Vérifiez, dans vos collèges, combien d'élèves du collégial demeurent encore chez leurs parents ou vérifiez combien d'élèves du collégial dépendent directement de leurs parents.

* * *

De naïfs optimistes, du personnel professionnel probablement, affirment que « la réussite éducative passe par l'orientation du cheminement scolaire de l'élève. » Monsieur Garon, bien connu pour ses propos tous plus culturels les uns que les autres, à l'époque de son ministère culturel ou agricole, on ne sait plus trop, voulait que l'école soit « orientante » et ce dès le secondaire un. Il n'avait pas dû remarquer que même arrivés au Cégep, la plupart des élèves de Collège I ne sont pas encore orientés. Parlant « d'écolle », je dirais qu'à cet « époxy » le manque d'orientation déboussole de nombreux candidats ou candidates en direction du DEC. Les conseillers et conseillères en orientation, comme d'autres membres du personnel professionnel, sont de moins en moins à offrir de plus en plus de services aux élèves. Les aides pédagogiques individuels ne sont pas encore rangés, ce qui les dérange beaucoup. Les CISEP sont passés au ciseau sinon au bistouri des coupures ! N'empêche que tout ce beau monde est toujours au rendez-vous ou sur rendez-vous ! Dans ce contexte, le personnel professionnel a bien de la difficulté à prendre une place reconnue publiquement dans la contribution à la réussite de l'élève. Faudra-t-il qu'ils « s'affirment privés » ? Qu'en pensez-vous ?

Je dirais plutôt comme monsieur Arpin, notre directeur de Musée, qu'il faudra peut-être développer une conception de l'orientation basée sur le désir, une espèce de version laïque de la vocation d'autrefois. Et ça n'a rien à voir avec la nostalgie. Dans la vraie vie, les recherches sociologiques ne semblent pas avoir prouvé qu'il y a un **destin** professionnel. La plupart des gens pourraient exercer plusieurs métiers ou plusieurs

professions. Parlez-en au personnel professionnel ou au personnel de soutien ! C'est une des richesses de la nature humaine. Tout est ouvert à tous et toutes. Quand n'importe qui est bon à n'importe quoi, on peut n'importe quand le mettre n'importe où. Ça c'est de la polyvalence face aux multi-tâches à exercer dans les nombreux métiers d'avenir !

Il est évident que tous et toutes n'ont pas les mêmes aptitudes, et surtout, pas les mêmes occasions et les mêmes moyens... mais tous et toutes ont les mêmes désirs, à 97,44 %, comme le savon Ivory ! On désire tous et toutes être heureux, être aimés et reconnus pour ce qu'on est. Le désir ça permet de persévérer dans la recherche de moyens pour y arriver. C'est la véritable réussite probablement.

* * *

Voilà un sens nouveau que nous pourrions développer quant à l'orientation des élèves. Une réussite à leur portée parce qu'elle correspond à leurs désirs plus qu'aux intérêts soudains et passagers d'une publicité persuasive, d'une mode ou d'une tendance néo-libérale du Conseil du patronat, d'une réforme nouvelle, d'un regard vers le professionnel court ou de l'AEC, de la mondialisation, de l'ALENA, ou du volet 3 de l'allocation des ressources enseignantes. N'empêche qu'il y a des conditions à la réussite, des conditions gagnantes, des conditions sine qua non (et ça ne s'écrit pas c-i-n-é).

Une première condition... développer une culture de l'exigence malgré le développement des McDo collégiaux...

La normalisation des résultats est néfaste, entretient le mensonge et accrédite la manipulation. Et que penser des accommodements trop nombreux. On en vient à diplômer les absences, les maladies, les travaux non remis, on donne une note au néant. Ma grand-mère est morte la semaine dernière, j'ai dû aller au service et je n'ai pas fait mon examen. C'est pas grave on va te mettre la moyenne du groupe, 71 %. Comme quoi un service en attire un autre, ça tombe bien ! Il faudrait peut-être faire mentir Jules Tellier qui disait à propos de la réussite : « Le plus souvent on réussit non... par ce qu'on fait, mais par ce qu'on ne fait pas ».

Culture de l'exigence, discipline et rigueur sont des mots qui font peur, peut-être à cause des anciens modèles d'éducation. Quand je faisais mon cours classique,

dans les temps anciens, on disait que je faisais partie de la crème des élèves, et j'étais une crème fouettée. Et pourtant, il y a loin de la discipline au fouet. C'est la découverte faite dans toute sa rigueur qui devrait nous frapper ! Il n'y a certes pas lieu de revenir au cours classique pour privilégier l'exigence. Mais c'est sûr que moins on a de clientèle, moins on met de barrière à l'entrée. Saviez-vous qu'à l'Université Laval on a laissé tomber l'étude de la philosophie en latin parce que les élèves qui entraient ne parlaient plus latin ! C'était donc important la philosophie en latin ! Même saint Thomas d'Aquin en a perdu son latin ! Que les mathématiques 426 et 526 nous viennent en aide ! Comme disait le capitaine du Titanic : « Plus tu admets de passagers dans ton cégep, plus il y en a qui auront des chances de couler. ». L'exigence a ses raisons que l'exigence du financement ne connaît pas.

Une deuxième condition à la réussite : vivre au rythme de l'évolution et du développement.

Notre ratio ordinateurs/élèves est le plus bas de l'ensemble des provinces canadiennes. Or la technologie est presque et sera sûrement la religion de l'avenir. Alvin Toffler, un grand penseur de notre temps, nous dit que « 70 % des instruments de la vie quotidienne que nous utiliserons dans 15 ans ne sont pas encore inventés ». La vitesse d'adaptation croît dans une proportion disproportionnée. En 1900, toute la physique tenait dans un volume de 300 pages ! En 2000, les lois de la physique sont inimaginables sans l'aide des plus gros ordinateurs pour les comprendre.

Malgré ce qu'en pensait Confucius, « le moulin à prières n'est pas l'instrument adéquat pour résoudre les problèmes qui surviendront. » Sans refaire l'histoire de l'humanité, nous devons constater que nous vivons en ce moment même à l'ère de la mondialisation, de la télévision internationale, de la communication instantanée, d'Internet, des cyberpirates, du commerce électronique sur le WEB. Même les hockeys sont achetés « tapés » (http). Ça devrait sûrement nous mettre la puce à l'oreille au lieu de la boucle.

Vivre au rythme de l'évolution et du développement. Nous passons actuellement d'une mentalité d'employé à celle de travailleur autonome. En 1985, il y avait 550 000 travailleurs autonomes au Québec ; selon un article récent de la revue *Affaires*, ils seront dans moins de 5 ans plus de 1 000 000, soit le tiers de toute la main-d'œuvre.

Il faut donc, comme disait Nicole Boutin, une conseillère pédagogique bien connue de ceux et celles qui la connaissent, *prendre en compte les données du contexte actuel, sans nostalgie d'une époque révolue, ni compromis sur la mission essentielle de l'école*. Comme je le dis quand je suis philosophe : il y a beaucoup plus de présent dans l'avenir que de passé dans le présent. Si vous avez compris, c'est bien tant mieux !

Une troisième condition : admettre la prépondérance du savoir comme facteur de réussite.

Notre développement et notre réussite reposent sur notre cerveau et non plus sur nos bras ! Sur nos connaissances et non sur nos richesses naturelles ; le savoir est devenu LA ressource clé, et le savoir n'a pas de sexe ! Toute une évolution, toute une révolution. Et le savoir n'a pas d'âge.

J'aimerais vous reparler du Japon. Rassurez-vous, je ne travaille pas pour les Grands Explorateurs. Mais c'est très important pour nous le Japon. Beaucoup de ce que nous utilisons est japonais. Un petit pays qui, il y a peu de temps, vendait de la camelote *Made in Japan*, qui copiait les brevets, qui n'avait plus de puissance militaire, qui ne connaissait même pas Céline Dion. Sony y a vu depuis !

Le Japon est un petit pays, sans richesses naturelles, sans forêts, sans mines, sans pouvoir énergétique ; la seule chose que ce petit pays possède, c'est l'intelligence de ses habitants... et ils en ont quelques-uns..., leur détermination, leur ingéniosité. Il serait inutile de dresser la liste de ses succès. Mais c'est aussi un petit pays très scolarisé, à très haut niveau de vie, un leader dans le développement électronique et de la robotique. Vous me direz que cela crée d'autres problèmes... oui... mais le pouvoir d'achat du yen japonais a supplanté celui de la Suisse depuis belle lurette. Ça n'a rien à voir avec la valeur du dollar canadien. OK, le Japon, c'est loin du Colloque sur la réussite éducative. Parlons d'une petite province canadienne. Le Nouveau-Brunswick est devenu LE centre de communications et de traitement de données informatisées de l'Amérique du Nord... Et le Nouveau-Brunswick n'a pas de dette ! Bon, je sais, l'ordinateur ne réglera pas tous nos problèmes et si l'ordinateur peut avoir beaucoup de mémoire, il n'aura jamais de souvenirs ! Mais le crayon à mine et le stylo BIC n'ont pas réglé tous nos problèmes de réussite non plus ! Leur réussite, ils le doivent à la création d'un

environnement stimulant. Ils se sont dotés de moyens en relation avec leurs objectifs de réussite. Il incombe à l'école, au cégep, de créer ou à tout le moins de recréer un environnement stimulant et approprié à la clientèle nouvelle, celle du savoir comme base des habiletés. Au cégep aussi de maintenir du personnel compétent, impliqué et à jour ! Pour la première fois dans l'histoire de toute l'humanité, la vie de nos enfants ne sera pas calquée sur la vie de leurs parents.

Donc, trois conditions parmi d'autres : développer une culture de l'exigence, vivre au rythme de l'évolution et du développement, admettre la prépondérance du savoir comme facteur de réussite.

* * *

Mais s'il y a des conditions à la réussite, il y a aussi des obstacles me direz-vous...

On pourrait en citer des dizaines : les autobus scolaires, les budgets déficitaires, l'éducation qui coûte cher – quoique l'ignorance coûte encore bien plus cher ! – les conventions collectives, surtout l'avant-dernière, les parascolaires, la télévision, la musique heavy, les punks, les Raves, les preps, les twits, les baby-boomers, le cocooning, le Nintendo, Internet en général et le chatting en particulier quand ce n'est pas très particulier. On pourrait en rajouter : les DG, les DE, les CA, l'approche programme et les compétences, et que dire des API et des animateurs de vie étudiante qui ne pensent qu'à l'élève. Mais notre colloque n'a pas pour objectif l'épanouissement de larmes sur un terrain d'échecs. Au prix où vous avez payé en plus. Comme le verbe se fait *cher*, je laisse donc volontairement de côté, ou à d'autres, le soin de se régaler de tout ce qui peut pousser dans le milieu pessimiste et défavorisé de la non-réussite. Le défaitisme a tué bien plus de gens que la guerre !

Vous m'avez l'air tout fébrile. Voyons plutôt qui va s'en occuper de la réussite éducative et académique de l'élève. Pas moi ? Pas lui ? Pas elle ? Pas nous ? Le monde merveilleux des orienteurs et des psychologues ? La ligue des conseillers et conseillères pédagogiques ? Le ou la responsable du projet éducatif du Cégep ? La Direction générale ? Les élèves ? L'animateur de pastorale ? S'il en reste... Dites-moi, qui va s'occuper de la réussite ? [...] Bon, devant tant d'enthousiasme je vais vous raconter une histoire. Certains la savent, tant mieux. Y'a rien de mieux que de se rappeler les choses

pour constater que nous avons une bonne mémoire. D'autres la sauront aussi.

C'est l'histoire de quatre individus ! Ils avaient comme prénom : Chacun, Quelqu'un, Quiconque et Personne. Un travail important devait être fait et on avait demandé à Chacun de s'en occuper. Chacun était assuré que Quelqu'un allait le faire. Quiconque aurait pu s'en occuper, mais Personne ne l'a fait. Quelqu'un s'est emporté parce qu'il considérait que ce travail était la responsabilité de Chacun. Chacun croyait que Quiconque pouvait le faire, mais Personne ne s'était rendu compte que Chacun ne le ferait pas. À la fin, Chacun blâmait Quelqu'un du fait que Personne n'avait fait ce que Quiconque aurait dû faire (*auteur... qui m'est inconnu !*). C'est ça des pronoms indéfinis ou mal définis !

Les élèves et le personnel enseignant doivent avoir comme objectif la réussite scolaire, académique ou autre. Les autres, tous les autres, sont là pour créer et entretenir les conditions de la réussite. Ces conditions pourraient se traduire par 5 concepts explicites liés de très près à la réussite : *instruire, éduquer, intégrer, qualifier et certifier*, même si une réussite est souvent faite d'épanouissement plutôt que de performance, et même si je crois qu'il est plus important de réussir **sa** vie que de réussir **dans** la vie.

Voilà !

Pour immortaliser un discours, il n'est pas nécessaire de l'éterniser quoique j'aie fait un petit pas dans l'éternité. Je m'arrête donc ici en espérant que ces quelques réflexions pourront servir d'amorce à l'explosion des idées qui surgiront de vos échanges d'ici la clôture du colloque. Que la réussite soit avec vous et qu'elle conduise nos élèves vers le « DEC plus ultra ».